

Se perdre afin de se retrouver : l'importance du passage entre l'absence et la présence dans *Œdipe sur la route* d'Henry Bauchau

L'œuvre littéraire d'Henry Bauchau¹, écrivain et psychanalyste belge contemporain, est considérée comme une *entreprise de réhabilitation*, car la destinée des personnages bauchaliens est « scellée d'un manque que l'on ne peut combler qu'en reconstruisant l'édifice du moi » (Akonga, 2003 : 411). *Œdipe sur la route*, premier roman du cycle thébain², en est le meilleur exemple.

Fasciné par l'aspect universel du mythe qui « permet de comprendre les situations présentes en les référant à une histoire préexistante » (Bauchau, 2003 : 130), l'écrivain recourt à la légende œdipienne et en fait l'objet central de sa création littéraire.

Le protagoniste du roman analysé, le roi thébain Œdipe, après la révélation du parricide et de l'inceste, ainsi que du suicide de Jocaste, se crève les yeux³. Abandonné par les dieux et les hommes, accablé par le poids de sa faute, dépourvu de sens de sa vie, il se met en route pour s'écrouler *n'importe où*. Sa fille Antigone l'accompagne sur un trajet dur pendant lequel cet aveugle souffrant échappe au désir d'absence définitive – la mort – et devient non seulement *l'homme parmi les*

1. Henry Bauchau (1913) est un écrivain, poète, romancier, dramaturge et psychanalyste belge. Il est l'auteur de nombreuses œuvres romanesques : *La Déchirure* (1966), *Le Régiment noir* (1973, Prix triennal du roman), *L'enfant bleu* (2004), *Le Boulevard périphérique* (2008, Prix du livre Inter), *Déluge* (2010), *L'enfant rieur* (2011), ainsi que des recueils de poèmes : *Géologie* (1958, Prix Max Jacob), *L'escalier bleu* (1964), *La Pierre sans chagrin* (1966) ou *La Chine intérieure* (1975), des pièces de théâtre : *Gengis Khan* (1989), *La Machination* (1969) et des journaux intimes : *Passage de la Bonne-Graine* (2002), *Années difficiles* (2009), etc. Bauchau est membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Depuis 1975, il vit à Paris.

2. Le cycle thébain regroupe les œuvres suivantes : la nouvelle *Diotime et les lions* (publiée en 1991), *Antigone* (second roman du cycle, paru en 1997), le recueil *L'Arbre fou* (sous-titré *Théâtre, récits, poèmes du cycle d'Œdipe et d'Antigone*, publié en 1995, avant d'être réédité sous le titre *Les Vallées du bonheur profond* en 1999), et les journaux qui couvrent les années d'élaboration romanesque : *Jour après jour. Journal 1983-1989* (paru en 1992) et le *Journal d'Antigone 1989-1997* (publié en 1999).

3. Pour plus de détails concernant le mythe d'Œdipe, voir : Brunel P. (sous la direction de). 1988. *Dictionnaire des mythes littéraires*. Paris. Éditions du Rocher.

autres, mais aussi un artiste au « regard intérieur dans son absence et dans sa plénitude » (Bauchau, 1990 : 172)⁴.

En retraçant le chemin labyrinthique que le héros mythique effectue entre le lieu de son abomination (Thèbes) et celui de sa renommée (Athènes), Bauchau remplit ainsi le vide qui sépare *Œdipe roi* et *Œdipe à Colone* de Sophocle. L'histoire du passage entre la cécité et la lucidité est décrite sous forme de roman : « un seul genre littéraire qui peut dire le vécu entre les faits » (Bauchau, 2003 : 140).

Dans cet article, nous proposons d'analyser les différentes représentations de l'absence auxquelles Œdipe est confronté lorsque son destin cruel s'accomplit. Ensuite, en examinant l'œuvre de Bauchau en tant qu'*entreprise de réhabilitation*, nous allons étudier les moyens qui permettent au protagoniste bauchalien de suivre son chemin menant de la dépersonnalisation à l'élucidation personnelle.

1. L'épreuve de la perte

La perte, partie inévitable de l'expérience humaine, est au centre du roman *Œdipe sur la route*. Le héros, cet « homme de réponses » (1990 : 210) qui prétendait à la connaissance extrême en devinant l'énigme de Sphinx, dévoile au cours d'une enquête la vérité tragique sur son identité : c'est lui qui, inconsciemment, a tué son père Laïos et a épousé sa mère Jocaste.

Œdipe, ce roi puissant, n'est donc qu'une marionnette aux mains des dieux. Inopinément, il perd tout ce qui constituait le sens de son existence : sa famille et son royaume de Thèbes. En se rendant compte que sa croyance illimitée en sagesse personnelle, ainsi que son orgueil aveuglant et son *péché* grec de démesure constituent la source de son désastre ; le parricide avoue : « Fier de ma réussite et de mon savoir, je me suis pris pour un homme accompli. Pire, pour un sage. C'est ainsi qu'ont commencé mes malheurs » (1990 : 208).

Plongé dans le désespoir, Œdipe se crève les yeux et renonce ainsi à la vue, « le sens le plus intimement lié à la sagesse et à la connaissance » (Elefante, 1993 : 313). À partir de ce moment-là, il sombre dans les ténèbres « où le blanc qui survient devient très vite douloureux » (1990 : 19). Ne voulant pas être dépossédé de son crime, condamné à une souffrance physique et psychique insupportable, le fils royal décide de renoncer non seulement à la vue, mais également à la vie. Il se met en route pour « s'écrouler et disparaître d'un coup » (1990 : 19). L'aveugle considère donc la mort, cette absence définitive, comme le seul moyen de se libérer du « monde soumis à la pesanteur » (1990 : 128).

Lorsqu'Œdipe voue le meurtrier du roi Laïos à l'exécration des hommes, il prononce un jugement « contre sa propre vie » (1990 : 183). Les malédictions qui pèsent

4. En principe, nous nous référons à cet ouvrage. Dans la suite de notre propos, nous mettrons uniquement la date de publication et le numéro de la page entre parenthèses.

sur le héros entraînent la peur et la haine chez les habitants de la Grèce antique : « Vas-t-en ! Tu vas attirer le malheur sur nous ! » (1990 : 42), crie l'un des hommes rencontrés sur la route. Pendant sa longue errance entre Thèbes et Colone, Œdipe doit donc affronter les « [h]ommes sans pitié, maisons sans accueil » (1990 : 42) et « rester toujours à l'abri en se cachant devant ceux qui pourraient le reconnaître » (1990 : 58). L'ancien roi, dont « les mains impures [...] ont frappé son père et enlacé sa mère » (1990 : 228), souffre également d'un manque de contact physique avec les autres. Conformément à la volonté des dieux, celui qui touche le roi maudit doit accomplir des rites de purification.

1.1. Hors de soi, hors du monde

Proscrit, aveugle et solitaire, Œdipe se sent à la fois détaché du monde et de sa propre identité. Pour désigner cet état particulier, on emploie le terme de dépersonnalisation⁵. Le protagoniste, qui en souffre, perd le sentiment de sa propre réalité physique et mentale : « [i]l ne se reconnaît plus dans celui qu'il est ici [...] » (1990 : 228) et « [...] il bondit vigoureusement hors de lui-même pour devenir l'époux nombreux de la mer ou son épouse bien-aimée [...] » (1990 : 126). Incapable d'être de nouveau un acteur de la vie, Œdipe s'enfonce dans un chaos mental ; il avoue : « il n'y a plus que des faits confus, des événements mal enchaînés qui surgissent on ne sait d'où » (1990 : 19).

Le sentiment d'inquiétante étrangeté du monde extérieur conduit le roi maudit à la folie : « [...] les moments où il s'échappe pour grandir admirablement ou s'effacer dans l'espace se prolongent » (1990 : 126). Lorsque Œdipe se crève les yeux et décide de se mettre en route, il dit : « Pour survivre, il a fallu que je perde la vue. Depuis, il faut que je suive mon vertige qui me mène n'importe où [...] » (1990 : 56). Ainsi, il entre dans un « labyrinthe de l'être » (Jouanny, 1993 : 290), celui « de sa mémoire [et] de sa pensée » (1990 : 341).

Pendant son interminable errance, Œdipe aveugle et délirant est dépourvu de repères spatio-temporels. Quand il quitte le palais de Thèbes, il se perd constamment dans l'espace ouvert de la Grèce antique et « [c]e n'est que par essais, tâtonnements et patientes tentatives qu'il pourra le traverser [...] » (1990 : 340).

De plus, à la mort de Jocaste, Œdipe veut « se refuser à l'avenir » (1990 : 19) ; il dit : « [...] Me laissant seul, abandonnant la vie qui nous était commune alors que j'espérais encore inventer un sens au vertige et un futur à ma folie » (1990 : 304). Orienté vers le passé, le rythme réel de la vie lui pèse énormément : « [l]e temps souvent devient si lent, si lourd, si démesuré qu'il ne peut plus rien faire. Il se terre alors sur son lit et parfois mord sauvagement son bâton pour s'empêcher de crier de détresse » (1990 : 181).

Le roi thébain Œdipe est donc le personnage qui perd tout, « il n'a rien, il est sur la

5. *Dépersonnalisation* (en psychiatr.), c'est l'« impression de ne plus être soi-même, en tant que personne physique et personnalité psychique [...] ». Voir : Rey-Debove J. Rey. A. (sous la direction de). 2006. Le dictionnaire de la langue française *Le Petit Robert*. Paris. Dictionnaires Le Robert. 693.

route sans rien » (1990 : 23). Paradoxalement, après avoir effectué une longue route, cet aveugle maudit meurt à Colone, entouré de respect et d'admiration.

2. Le chemin vers l'élucidation personnelle

Dans la suite de notre propos, il nous semble intéressant d'analyser les trois éléments de son parcours vers la reconstruction de la personnalité : le voyage en tant que symbole de la vie, la présence constructive d'un autre et la force libératrice de l'art à l'aide desquels Œdipe surmonte l'épreuve de la perte⁶.

2.1. « La réponse est le malheur de la question » M. Blanchot

Avec la découverte de la vérité blessante, après des mois d'inaction, passés à Thèbes, « au pied de la colonne de la petite salle du palais » (1990 : 19), Œdipe se met en route. Ce roi jadis puissant devient maintenant un mendiant aveugle qui erre « dans un vaste labyrinthe dont il est le seul à éprouver les aspérités et les risques [...] » (1990 : 340)⁷.

La voie œdipienne, qui se présente sous forme de dédale, illustre la situation tragique d'un homme dont le désir de la certitude absolue est impossible à réaliser. Au fur et à mesure de son avancée, Œdipe, cet *homme de réponse*, comprend qu'il n'existe pas « une Idée, un seul idéal, un seul sens qui gouverne la vie » (Elefante, 1993 : 317).

Quand Antigone essaie de le persuader que l'amour constitue une vérité unique de la vie, le protagoniste réfléchit et se demande : « [...] s'il [l'amour] doit être tout, ce tout qui serait seul à donner un sens à la vie, cela ne me suffit pas. L'amour d'Antigone est une voie parmi d'autres qui n'annule pas la démarche rampante, l'activité de fourmi et les passions qui ont été les miennes » (1990 : 345). Œdipe en tant que vagabond retrouve donc le goût de l'interrogation et celui de la complexité. Dans le journal *Jour après jour* 1983-1989, qui accompagne la création d'*Œdipe sur la route*, le romancier belge présente ainsi l'évolution subie par son personnage pendant le voyage de Thèbes à Colone : « Œdipe renonce aux réponses et, si l'on peut dire, revient à la question » (Bauchau, 1999 : 297).

6. Michèle Fabien, auteure d'une adaptation théâtrale d'*Œdipe sur la route*, donne une connotation positive au terme de « perte » en considérant le roman d'Henry Bauchau comme « un trajet de la perte [...], perte de la malédiction, perte de la culpabilité, perte aussi de la solitude qui fait parfois la grandeur et l'orgueil des héros ; perte de cet orgueil-là [...] ». Voir : Fabien M. 2000. Œdipe : sur la route du théâtre. *Cahiers Henry Bauchau* 4. 51.

7. Le labyrinthe est souvent considéré comme le symbole du voyage : « Union entre la spirale et la tresse, il représente un voyage différent selon le but recherché : le traverser ou atteindre son centre. Dans le premier cas, l'épreuve est unique (le dernier voyage de l'homme vers la mort, ou le passage vers l'au-delà) [...]. C'est l'image même de l'individu qui traverse une épreuve (physique, psychologique...), et qui doit sacrifier une partie de lui-même pour survivre. Celui qui a réussi devient un initié ; il entre dans une nouvelle vie [...] ». Voir : Attali J. 1996. *Chemins de sagesse. Traité du labyrinthe*. Paris. Fayard. 52.

Si l'on avance dans l'espace du labyrinthe, cela ne signifie pas qu'on s'approche du but. Œdipe, qui « savait toujours le chemin à suivre » (1990 : 336), découvre que « [s]on courage n'est pas de vaincre, mais d'aller sans savoir où il aboutira et de revenir sans cesse à la charge » (1990 : 359). Il se rend donc compte que « le processus est aussi aboutissement » (Delmotte, 1994 : 253). En considérant son voyage erratique en tant qu'essence de son existence et manifestation de sa liberté⁸, Œdipe fait le premier pas vers la réhabilitation de soi.

2.2. L'être-au-monde est un être-avec-autrui

Comme le constate Heidegger, « [l]e monde auquel je suis est toujours un monde que je partage avec d'autres, parce que l'être-au-monde est un être-au-monde-avec... Le monde de l'être-là est un monde commun. L'être-là... est un être-avec-autrui [...] » (Heidegger, 1964 : 150). Il n'est donc pas étonnant que le protagoniste bauchalien, roi condamné à l'exécration des hommes, soit « pris du désir de mourir » (1990 : 228). Dans le roman analysé, la présence bienfaisante d'un autre s'avère être le plus grand obstacle sur le parcours oedipien vers la mort.

Malgré la résistance d'Œdipe, sa fille décide de l'accompagner sur son chemin solitaire. En mendiant pour lui et en lui accordant toute son attention, Antigone constitue pour son père égaré un vrai appel à la réalité, « elle reste près de lui jusqu'à ce qu'il s'endorme » (1990 : 25).

Forte et entêtée, elle arrache Œdipe du délire, de « ce bonheur vertigineux qu'il [Œdipe] avait inventé en contemplant la mer. Ce bonheur auquel il a renoncé à cause d'elle [Antigone] » (1990 : 168). La jeune fille l'incite également à redécouvrir le plaisir des gestes simples ; elle « [...] a toujours sa main dans celle d'Œdipe. C'est d'elle que naît et s'épanouit son sourire [...] » (1990 : 185).

Dans le poème *Regards sur Antigone*, appartenant au cycle thébain, l'écrivain explique son rôle ainsi : « Sur la route d'Œdipe/Antigone est le paysage/intraitable espérance » (Bauchau, 1995 : 190). Avec sa détermination et sa tendresse, la fille royale remet en question le projet oedipien de s'écrouler *n'importe où*. Finalement, le héros avoue : « Il n'y a rien de plus vrai que l'amour d'Antigone, c'est grâce à lui que j'ai survécu [...] » (1990 : 345).

Diotime, femme mystérieuse qu'Œdipe rencontre sur sa route, joue également un rôle considérable dans son processus de reconstruction de soi. Cette vieille guérisseuse sait bien que « les rois de Thèbes, même détrônés, ne perdent jamais le pouvoir d'effacer les sentences et les peines qu'ils ont prononcées pendant leur règne » (1990 : 182). Elle décide donc de convaincre Œdipe, un être perdu, blessé et souffrant, de se séparer de son jugement qu'il a prononcé, inconsciemment, contre sa propre vie.

8. Dans son *Journal d'Antigone*, l'écrivain explique la notion de liberté en s'appuyant sur l'idée du labyrinthe : « La liberté qui règne dans la démarche de Kafka, comme dans celle de Proust, est la vraie liberté de la pensée. Celle qui va, de son pas hésitant et plein de retours en arrière, vers ce qu'elle ne sait pas, tout en sachant que c'est là qu'elle doit aller » (Bauchau, 1999 : 210).

Au moment où le protagoniste réussit à suspendre l'exécution de sa sentence, il dit : « Nul ne peut séparer pour toujours un homme de ses semblables. Je demande à tous de m'accueillir à nouveau comme un suppliant, un aveugle et un homme parmi les autres hommes » (1990 : 184). Ainsi, il peut enfin revenir au sein de sa communauté, se libérer de son identité du roi maudit et devenir, grâce à la sagesse de Diotime, « un homme pareil aux autres » (1990 : 185).

La présence d'autrui, notamment celle d'Antigone et de Diotime, tout au long du parcours oédipien, permet à ce personnage mythique de se reconnaître en tant que *l'être-au-monde* donc *un être-avec-autrui*. En retrouvant sa place parmi les hommes, l'ancien roi thébain peut enfin entrer « dans un nouveau temps » (1990 : 186), celui de l'avenir.

Cédipe, conscient des crimes qu'il avait commis, est accablé par le poids de sa faute et la cruauté de son destin. Encouragé par Diotime à devenir sculpteur, aède et enfin écrivain, le héros découvre la force purificatrice et libératrice de l'art, celle qui le mène à l'acceptation de soi.

2.3. Les vertus de l'art

Le bonheur ressenti pendant les activités de sculpteur surprend Cédipe et le fait sortir de l'inertie. Ce fils maudit de Laïos « laisse grandir en lui des forces, des actions nouvelles » (1990 : 183), afin d'accomplir un projet qui le hante : il sculpte dans une énorme falaise une vague et un bateau avec des rameurs qui arrivent à dominer la mer, qui ne se laissent engloutir par elle. Cette sculpture cathartique, exprimant le destin tragique d'Cédipe, lui permet non seulement de revivre et d'assumer son passé, mais également de se reconnaître dans le rôle d'un artiste aveugle qui « sait faire jaillir la beauté de ses mains [...] » (1990 : 271).

En tant qu'aède, Cédipe, appartenant par ses ancêtres à la lignée de Clairchantants, se rend compte que sa voix « n'était pas, comme on le croyait, faite pour commander ou deviner des énigmes [...] elle était depuis toujours prédestinée au chant » (1990 : 187). Ce roi proscrit devient « le plus grand aède de la Grèce [...] » (1990 : 271) qui ne sème plus ni peur ni colère ; et ses auditeurs affirment : « [...] en t'écoutant nous avons appris à t'aimer [...] » (1990 : 271).

Finalement, voué à l'écriture, Cédipe regagne le sens de la vie et se retrouve dans la dimension du temps réel⁹. C'est dans cette forme d'expression artistique que le protagoniste aveugle se réalise pleinement, car « il a peut-être besoin des limites de l'écriture pour se situer dans la maison du temps, et séparer ce qui est à la mesure ou à la démesure humaine de ce qui est au-delà » (1990 : 262).

9. Chez Henry Bauchau, l'art joue un rôle d'intermédiaire entre illusion et réalité. Dans cette conception de l'art, nous retrouvons l'écho de ses lectures freudiennes : « [l']artiste, comme le névropathe, s'était retiré loin de la réalité insatisfaisante dans ce monde imaginaire, mais à l'inverse du névropathe il s'entendait à trouver le chemin du retour et à reprendre pied dans la réalité ». Voir : Freud S. 1971. *Ma vie et la Psychanalyse*. Paris. Gallimard. 80-81.

Grâce à l'art, Œdipe parvient à l'apaisement et au dépassement de soi. Il trouve dans la création artistique un contrepoids à la cruauté des « oracles et pythonisses [qui] se sont ri de lui [et] lui ont fait perdre le royaume de Thèbes et celui de la vue » (1990 : 125). Ainsi, le héros gagne le courage nécessaire à s'opposer au destin atroce : « [Œdipe] n'ignore pas la force géante de la mer ni celle du destin, mais [...] sait qu'on peut [y] faire face » (1990 : 169).

Conclusion : des ténèbres à la lumière

Sur la route entre Thèbes et Colone, le roi aveugle atteint « la paix d'une lumière sans yeux » (1990 : 185). L'histoire d'Œdipe bauchalien se fonde donc sur le passage entre l'absence et la présence, entre l'aveuglement et la lucidité, sur cette réunion des contraires qui semblent signifier la complexité de la nature humaine, car *se perdre est ici se retrouver*. L'expérience de l'errance, la présence bienveillante d'autrui, ainsi que les vertus de l'art, rendent possible ce chemin menant Œdipe de la perte de soi-même à la redécouverte de son identité.

Appelé dans un rêve par Sophocle, le héros arrive enfin à Colone où il meurt en gloire. Même après sa disparition, Œdipe « est encore, est toujours sur la route » (1990 : 380), cette fois-ci, sur *le chemin du soleil*. Ainsi, pour Œdipe bauchalien, la finalité du voyage est le voyage lui-même, et c'est là où il retrouve son équilibre intérieur.

BIBLIOGRAPHIE :

- Akonga É. 2003. Une entreprise de réhabilitation. In Quaghebeur M. (sous la direction de). *Les constellations impérieuses d'Henry Bauchau*. Colloque de Cerisy-la-Salle en juillet 2001. Bruxelles. Aml/Labor. 387-411.
- Bauchau H. 1990. *Œdipe sur la route*. Arles. Actes Sud.
- Bauchau H. 1995. *L'Arbre fou. Théâtre, récits, poèmes du cycle d'Œdipe et d'Antigone*. Bruxelles. Les Éperonniers.
- Bauchau H. 1999. *Journal d'Antigone 1989-1997*. Arles. Actes Sud.
- Delmotte M. W. 1994. *Henry Bauchau. Un livre « Œdipe sur la route ». Une œuvre*. Bruxelles. Labor.
- Elefante C. 1993. La responsabilité d'Œdipe, du multiple à l'un. In Soncini F. A. (sous la direction de). *Henry Bauchau. Un écrivain, une œuvre*, actes du colloque de Noci en novembre 1991. Bologna. CLUEB. 313-333.
- Heidegger M. 1964. *L'Être et le Temps*. Paris. Gallimard.
- Jouanny R. 1993. Les lacunes du récit mythique dans *Œdipe sur la route*. In Soncini F. A. (sous la direction de). *Henry Bauchau. Un écrivain, une œuvre*, actes du colloque de Noci en novembre 1991. Bologna. CLUEB. 289-312.
- Quaghebeur M. 2003. Le mythe, le théâtre, l'histoire, l'espérance. Entretien d'Henry Bauchau avec Marc Quaghebeur. *Écriture* 61. 128-145.

Getting lost to find oneself – significance of the passage between absence and presence in Bauchau's novel *Oedipus on the road*

ABSTRACT: Retracing in his novel the labyrinthine journey that leads Oedipus from the place of his abomination (Thebes) to the city of his future glory (Colonus), Henry Bauchau fills the emptiness between Sophocles's *Oedipus the King* and *Oedipus at Colonus*.

Bauchau's hero, a powerful king, loses everything and stabs his eyes out when the cruel truth about his real identity is revealed. Blind, homeless, devoid of meaning of life, Oedipus leaves on a journey to pass away *anywhere*. However, his way to death turns out to be, thanks to benevolent presence of others and art's liberating power, the road to personal elucidation.

The story of Bauchau's Oedipus, who finally recognizes himself as a truly human, is based therefore on the passage between absence and presence, between darkness and lucidity, on the union of contradictions which symbolize the complexity of human nature. This paper attempts to analyse different representations of absence in Bauchau's novel. Afterwards, the article focuses on the ways which facilitate Oedipus's road leading from depersonalization to rediscovery of his own identity.

Keywords: Belgian novel, passage, depersonalization, lucidity.